

John Stuart Mill : L'Utilitarisme

pages 23 - 24

Or il n'y a absolument aucune raison dans la nature des choses pour qu'un certain degré de culture produisant un intérêt intelligent pour ces objets de méditation ne soit pas l'héritage de toute personne née dans un pays civilisé. Il y a aussi peu de raisons qu'il soit nécessairement dans la nature d'un être humain d'être égoïste, dépourvu de sentiments et d'attention pour ce qui ne tourne pas autour de sa misérable individualité. Il est assez courant, même aujourd'hui, de voir des choses qui soient supérieures à cela, ce qui est un ample gage de ce que l'espèce humaine peut devenir. De véritables affections privées et un intérêt sincère pour le bien public sont possibles, quoiqu'à des degrés divers, chez tout être humain correctement éduqué. Dans un monde où il y a tant de choses intéressantes, tant d'objets de plaisirs, et aussi tant de choses à corriger et à améliorer, celui qui, même à un niveau modéré, a la moralité et l'intelligence requises, peut

connaître une existence que l'on peut dire enviable ; et, à moins qu'une telle personne, à cause de mauvaises lois ou parce qu'elle est soumise à la volonté d'autrui, n'ait pas la liberté d'user des sources du bonheur qui sont à sa portée, elle ne manquera pas de trouver cette existence enviable si elle échappe aux maux courants de la vie et aux grandes sources de souffrances physiques et mentales, comme l'indigence, la maladie, la méchanceté, l'infamie ou la perte prématurée d'objets d'affection. Le point capital du problème se trouve donc dans la lutte contre les calamités auxquelles on a rarement la chance d'échapper et qui, dans l'état présent des choses, ne peuvent être évitées et ne peuvent pas souvent être atténuées de façon importante. Cependant, ceux dont l'opinion mérite un moment d'attention ne peuvent pas douter que la plupart des grands maux habituels du monde sont en eux-mêmes évitables et qu'ils seront, si les affaires

humaines continuent à s'améliorer, réduits à peu de choses. La pauvreté qui, en un sens, implique la souffrance, peut être complètement supprimée par la sagesse de la société combinée avec le bon sens et la prévoyance des individus. Même la plus intraitable de nos ennemies, la maladie, peut voir ses dimensions se réduire indéfiniment par une bonne éducation physique et morale et par un contrôle approprié des influences pernicieuses ; et le progrès des sciences offre la promesse pour le futur de conquêtes encore plus directes sur ce détestable adversaire. Chaque pas dans cette direction supprime non seulement les dangers qui abrègent notre propre vie mais – ce qui nous intéresse encore davantage – aussi ceux qui nous privent des personnes sur lesquelles notre bonheur repose. Quant aux vicissitudes de la fortune et autres déceptions liées aux circonstances extérieures, elles sont surtout l'effet

de grossières imprudences, de désirs déréglés ou d'institutions sociales mauvaises ou imparfaites. Bref, toutes les sources importantes de la souffrance humaine peuvent être dans une grande mesure – et de nombreuses sources presque entièrement – vaincues par le soin et les efforts humains ; et, bien que leur suppression soit cruellement lente, bien qu'une longue suite de générations doive périr sur la brèche avant que la conquête ne soit complète et que le monde devienne ce qu'il pourrait facilement devenir si la volonté et la connaissance ne faisaient pas défaut, pourtant tout esprit assez intelligent et généreux pour jouer un rôle dans cet effort, même petit et invisible, tirera de la lutte elle-même une noble jouissance dont il ne consentira pas à se défaire en se faisant corrompre par des satisfactions égoïstes.